

APOLOGUE

Un matin de la semaine dernière, le Temps passant par une rue isolée de la ville, rencontra l'Amour, un peu transi par la bise fraîche du printemps nouveau, qui attendait...

—Que fais-tu ici? demanda le Temps, surpris de la rencontre en cet endroit désert.

—Je l'attends, répondit le dieu. Il y a longtemps qu'elle se dérobe à mes traits vainqueurs, mais ce matin, il lui faut passer en ce lieu, et, j'ai gardé pour elle la meilleure flèche de mon carquois.

—Je vais la prévenir de tes desseins perfides, grommela le vieux à barbe grise,

—Tu ne la rencontreras pas, répliqua en riant l'Amour. Vous ne marchez pas dans les mêmes sentiers.

—Je l'atteindrai pourtant un jour, répartit le Temps, et ce jour n'est pas loin... Regarde! vois-tu avec quelle rapidité les mois et les années s'écoulent?

—Je les fais couler plus rapidement encore quand telle est ma fantaisie... Avec moi, les années ne sont qu'un rêve... Je ressuscite tout: les cœurs que l'on croyait à jamais ensevelis, le bonheur qui semblait disparu...

—Tu feins d'oublier les douleurs que tu causes, et, dont je ne puis souvent réussir à faire complètement disparaître les traces.

—Il n'en est cependant aucun qui voulut changer sa peine, répartit fièrement l'enfant blond et rose. Tu es, ce matin, d'humeur grondeuse, ô Temps! Que t'ont donc fait les hommes et les choses?

Le vieillard secoua la tête.

—N'as-tu pas très agréable besogne, poursuivit ironiquement l'Amour, ajustant une flèche dans son arc, en t'amusant à tracer des arabesques sur les joues naguère roses et jeunes de nos belles citadines?

—En vérité! gronda le Temps, très en colère. A peine, ai-je marqué leur front de mes lignes les plus délica-

tes, que le lendemain tout est effacé et l'on ne voit plus rien de mon œuvre.

—Et le nom de celui qui opère ces métamorphoses?

—Elles lui donnent plusieurs noms. Pour les unes, c'est la poudre de riz; pour les autres, ce sont les cosmétiques. Elles jettent leur or au coiffeur qui dissimule leurs cheveux blancs, au parfumeur qui fait disparaître leurs rides. Ah! les sottises! Elles croient tromper le Temps, elles oublient que j'ai un allié plus fort qu'elles encore, qui, lui, ne les épargnera pas.

—Et cet allié, qui est-il? demanda Cupidon, effrayé de la véhémence de son interlocuteur.

—La Mort! la Mort!... répéta le vieillard en ouvrant ses ailes. Et reprenant sa course rapide, il disparut dans le lointain.

Mais l'Amour souriait, et ne semblait plus avoir peur.

—Même la Mort, ne saurait me vaincre, ô Temps, murmura-t-il, car l'Amour c'est Dieu et Dieu est éternel...

FRANÇOISE.

A travers les Livres

M. Pierre-Georges Roy continue son œuvre de savant et de chercheur. Il vient d'ajouter à la longue liste de ses renseignements généalogiques, l'histoire complète de la famille de Salaberry. C'est un fort volume de 200 pages, d'allure fort imposante et contenant, outre les documents et les actes historiques, des anecdotes très intéressantes sur le héros de Châteauguay. Le livre a pour épigraphe ces mots de Aubert de Gaspé: "Tant que Châteauguay ne sera pas effacé de la carte du Canada, le nom de Salaberry y sera associé."

Remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire.

FRANÇOISE.

Mille-Fleurs ouvre ses portes à la plus magnifique exposition de chapeaux; 1554, rue Ste-Catherine, près de la rue St-André.

Le vague dans l'âme

Impressions de femmes

Vous avez dû ressentir souvent cette impression banale, chères lectrices: on se trouve dans une pièce de son appartement, triste et grisâtre, une lourdeur s'appesantit sur le corps et sur l'âme et, peu à peu, on se laisse envahir par une vague mélancolie. Puis, on se lève, on se soustrait à ce malaise, on se rend dans une autre pièce, d'exposition différente; là, on est, en entrant inondé de rayons lumineux et chauds; le soleil que l'on croyait disparu, parce qu'il n'éclairait plus la première pièce, resplendit et reconforte. Brusquement, la tristesse, inconsciente mais douloureuse, s'évanouit comme une brume légère; on s'interroge soi-même et l'on s'étonne d'avoir cédé à cette langueur des choses.

Ce fait insignifiant que vous avez toutes observé, j'en suis sûre, est une image sensible d'un phénomène moral, qui se passe parfois aussi dans notre âme.

Il arrive en cette vie, rude hélas! que nous sommes souvent dans une période assombrissante. Une épreuve quelconque; la mort d'un ami, la perte d'une douce illusion, un espoir déçu ont fondu sur notre tête; la secousse a été trop forte pour notre faiblesse, elle devient une idée obsédante et décourageante.

Nous nous confinons dans cette douleur, comme dans la pièce sombre dont je parlais tout à l'heure, et, sans vouloir regarder quelque chose, autrement qu'à cet observatoire pénible, nous avons sur tout une vue désolante, qui met en l'âme une morne apathie.

Rien n'est plus dangereux que cette volonté inerte qui résiste obstinément aux excitations extérieures, pour se concentrer sur un seul point douloureux dont la contemplation l'abat.

"Vous ne devez pas juger selon le sentiment présent, ni vous abandon-